
L'identité narrative en question : les zones paradoxales de l'expérience*

Verónica Estay Stangeⁱ

Résumé: Afin de remettre en cause le problème de l'identité collective, le présent essai prend pour objet les discours de la mémoire post-dictature au Chili et en Argentine, dont il souligne les contradictions et les points de fracture. On voudrait montrer ici comment "l'ancrage ontologique" des "rôles thématiques" (héros, militant de la résistance, tyran, tortionnaire), essentiel pour l'engendrement des récits historique et judiciaire, se voit questionné par les micro-récits dévoilant la complexité immanente aux individus qui leur prêtent une concrétude corporelle. Entre collaboration contrainte, dissidence, Syndrome de Stockholm et "honte du survivant", cet article passe en revue les multiples "instances énonçantes" qui, en amont des acteurs collectifs, nous font problématiser le concept même d'une "identité", tout en dissociant ses différents domaines de manifestation (historique, juridique, politique, intersubjectif, intime...).

Mots-clés: sémiotique de la mémoire ; zones grises ; post-mémoire ; identité ; honte du survivant ; syndrome de Stockholm.

* DOI: <https://doi.org/10.11606/issn.1980-4016.esse.2022.203776>.

ⁱ Enseignante à l'Institut d'Études Politiques de Paris, France. E-mail: veronicaestay@hotmail.com. ORCID: <https://orcid.org/0000-0001-9281-0630>.

En me concentrant sur les crimes de masse commis en Amérique du Sud, dans cette contribution je me propose d'interroger, en rapport avec le problème de l'engagement, la question de l'identité narrative : une identité qui, étant celle de l'actant et, plus concrètement, de l'individu, garantit, selon Greimas et Courtés, la persistance et la reconnaissance de ce dernier au cours du récit. Dans le Dictionnaire de sémiotique, l'identité relative aux actants est en effet définie comme « le principe de permanence qui permet à l'individu de rester le " même " , de " persister dans son être " , tout au long de son existence narrative, malgré les changements qu'il provoque ou subit », et en dépit « des transformations de ses modes d'existence ou des rôles actantiels qu'il assume dans son parcours narratif » (GREIMAS; COURTÉS, 1979, p. 178-179).

Bien que la référence à Paul Ricœur ne soit pas ici explicitée, il me semble que cette conception de l'identité renvoie à ce que le philosophe appelait dans l'ouvrage *Soi-même comme un autre* (RICŒUR, 1990) l'« identité *idem* », envisagée comme la perpétuation et la continuité du sujet en tant que *mêmeté : en dépit de mes changements, aujourd'hui je suis le même qu'hier*. Or, cette définition de l'identité retenue par Greimas et Courtés suppose, au moins de manière implicite, cette autre forme de l'identité reconnue par Ricœur : l'« identité *ipse* », qui renvoie au caractère individuel, irréductible à tous les autres, qui permet de distinguer le sujet au sein d'une collectivité : *je suis moi-même, et non quelqu'un d'autre*.

Suivant cette double détermination, l'identité de l'actant *ou de l'acteur* relèverait premièrement des traits constants qu'il présente, à l'intérieur de lui-même, tout au long de son parcours, et deuxièmement des spécificités qui, à chaque moment, l'opposent à d'autres actants ou acteurs. La distinction que je fais ici entre « actant » et « acteur », familière aux sémioticiens, peut paraître subtile ; elle est cependant décisive. L'actant est un concept syntaxique, qui relève d'une grammaire profonde ; lié à un prédicat, il nomme toute partie prenante à l'action exprimée par ce prédicat (en tant que sujet, en tant qu'objet, en tant que Destinateur, etc.). L'acteur, quant à lui, désigne l'« habillage » de l'actant par des déterminations thématiques et figuratives. Ainsi, par exemple, un actant sujet agit contre un autre actant sujet sous les ordres d'un actant d'autorité, un Destinateur ; transposé en acteur, cela devient un « policier » qui « torture » un « prisonnier politique » sous les ordres d'un « dictateur » – nommé Pinochet, Videla ou Branco.

Par conséquent – et c'est cela qui m'intéresse –, du point de vue narratif, l'identité *ipse* d'un sujet suppose son assomption, ne serait-ce que de manière ponctuelle, d'une configuration thématique – un « rôle thématique » – et d'une configuration modale – du vouloir, du savoir, du pouvoir, etc. – clairement distinctes de celles qui caractérisent les autres sujets. C'est ainsi que, pour Greimas et Courtés à nouveau, l'« individuation » d'un acteur consiste en « un

ensemble de traits pertinents qui distinguent son faire et/ou son être de ceux des autres acteurs » (GREIMAS; COURTÉS, 1979, p. 187). Ces configurations thématique et modale peuvent évidemment varier au fil du discours – et, de fait, c'est là le principe même des transformations narratives –, comme dans les contes traditionnels où, par exemple, la « servante » devient « reine », de sorte que son vouloir-faire ou son vouloir-être se trouvent exaucés. Mais, pour cela, il faut bien que cet acteur ait été uniquement et exclusivement « servante » d'abord, et ensuite « reine ».

Dans ce cadre, au cours de ma réflexion je souhaite montrer comment cette conception de l'identité, et du parcours narratif lui-même, se trouve remise en question pour peu que l'on creuse la structure de la subjectivité. Pour ce faire, je me concentrerai sur le passage de l'identité individuelle à l'identité collective telle qu'il se manifeste d'une part dans les récits à caractère historique, et d'autre part dans certains témoignages. Plus spécifiquement, j'analyserai des cas de figure qui, relevant de l'expérience extrême au sein des systèmes totalitaires, nous conduisent à suspendre la catégorisation figée – un tel est « tortionnaire », ou bien « bourreau » ou bien « résistant » ou bien « victime » – au profit d'une conception tensive de l'identité, qui fait surgir une complexité interne à chacun de ces acteurs. Ce sont en effet des « cas » rattachés à ce que Primo Levi appelait les « zones grises » et que, pour des raisons que j'expliquerai plus loin, je propose de désigner sous le terme de « zones paradoxales ».

Dans ces zones, disait Primo Levi, « l'ennemi était tout autour mais aussi dedans, le " nous " perdait ses frontières, les adversaires n'étaient pas deux (l'un contre l'autre), on ne distinguait pas une ligne de séparation unique, elles étaient nombreuses et confuses, innombrables peut-être, des lignes de séparation entre chacun et chacun. » (LEVI, 1989, p. 38)

Si l'ennemi est aussi dedans, si le sujet est à la fois le « bon » et le « méchant », celui qui subit et celui qui agit, quel est dès lors son principe de permanence et d'individuation ? Ici, on ne se trouve pas face à une chaîne syntagmatique où les rôles stabilisés se succèdent, mais plutôt face à un dispositif paradigmatique où plusieurs configurations thématiques, modales voire éthiques, peuvent coexister de manière simultanée.

Comme nous le verrons, dans ces zones de l'expérience et du discours, l'identité narrative se trouve brouillée, de sorte que le sujet cesse d'être une entité monolithique, et ne peut être appréhendé que comme le lieu de convergence d'instances plurielles et conflictuelles. Alors, l'identité narrative n'est plus un principe de permanence et de mêmeté, mais un pur condensé d'altérités mouvantes (avec toutefois des dominantes décisives qui déterminent le jugement que l'on peut porter sur les personnes en question : une victime n'est pas un bourreau !).

1. Catégorisation et « synthèse de l'hétérogène »

Je commencerai cette partie en citant le court récit qui ouvre le célèbre film *Rue Santa Fe* de la réalisatrice Carmen Castillo, ex-compagne de Miguel Enríquez, résistant chilien assassiné en 1974 par les militaires putschistes :

Le 11 septembre 1973, au Chili, un coup d'état militaire dirigé par le général Pinochet met fin au gouvernement démocratique du président socialiste Salvador Allende. Une répression massive et systématique frappe toute forme de résistance aux putschistes, et notamment le MIR, Mouvement de la Gauche Révolutionnaire. Cette répression brutale se poursuivra sous diverses formes jusqu'à la fin de la dictature en 1990 (CALLE..., 2007).

Cette brève synthèse de l'un des moments les plus dramatiques de l'histoire d'un pays me semble illustrer assez clairement la manière dont se construit la mise en récit, ce procédé que Paul Ricœur (1983) a reconnu, sous le nom de « mise en intrigue », comme fondateur de notre appréhension du temps et de notre existence dans le temps. Avec des nuances qui ne sont pas sans importance et qui permettent de distinguer le discours de l'historien de celui du témoin, la narrativisation de l'expérience comporte, comme l'a montré la théorie sémiotique, un certain nombre d'éléments indispensables : des rapports de conjonction et de disjonction (dans mon exemple, un premier sujet est dépossédé du pouvoir au profit d'un autre qui s'en empare), des transformations narratives (de la dépossession à la possession et inversement), et des acteurs investis d'un rôle thématique et d'une identité spécifique (dans ce cas, au Président, sujet et héros du récit, s'oppose le dictateur, anti-sujet, qui incarne en outre des rôles tels que celui de « soudard », de tyran et de bourreau par rapport à cet actant collectif que sont les résistants, constitués en victimes).

La possibilité de raconter quelque chose, et par là de donner sens à l'expérience, tient d'abord à l'identification de ces diverses composantes ; et ensuite, du point de vue syntagmatique, elle tient à l'agencement de ces différents éléments suivant une syntaxe diachronique qui permet leur enchaînement séquentiel. En d'autres termes, chacune de ces composantes doit trouver sa place au sein d'un récit qui par sa nature même se déploie dans le temps. Enfin, grâce à la médiation d'un système symbolique qui, selon Ricœur, fournit « un contexte de description » (RICŒUR, 1983, p. 114), les actions deviennent intelligibles car interprétables selon des « règles » et des « normes », au sens prescriptif du terme. Acquérant « une valeur relative », ces actions sont alors susceptibles d'être évaluées et jugées, en termes éthiques et moraux, comme « bonnes ou mauvaises ».

En analysant les divers procédés qui rendent possible la « mise en intrigue », Ricœur montre encore que, tel le *muthos* tragique aristotélicien, tout récit a pour

but l'intégration des discordances propres à l'expérience vécue dans un cadre global de concordance. C'est ainsi que des actions isolées et sans aucun lien entre elles peuvent être regroupées dans un ensemble qui présente les caractéristiques de « complétude » et de « totalité » – c'est-à-dire qui comporte un début, un milieu et une fin –, et possédant du même coup une délimitation précise – une clôture qui permet de reconnaître que ce système possède une « étendue appropriée », sorte de plan de pertinence qui lui confère une autonomie. C'est ainsi que l'on a le sentiment qu'un conte s'achève lorsque le méchant est puni et le bon récompensé. En somme, en transformant l'expérience brute en un ensemble cohérent et intelligible, le récit opère la « synthèse de l'hétérogène » (RICŒUR, 1983, p. 124).

Or, en revenant sur la médiation symbolique qui conduit à attribuer une valeur éthique et morale aux actions, on peut constater, toujours avec Ricœur, que « ces degrés de valeur, attribués d'abord aux actions, peuvent être étendus aux agents eux-mêmes, qui sont tenus pour bons, mauvais, meilleurs ou pires. » (RICŒUR, 1983, p. 93) C'est donc par le biais de l'éthique que l'on arrive à l'identification des caractères, « nobles ou vils », des acteurs, et par conséquent à la reconnaissance des traits thématiques et passionnels qui les définissent.

Ce constat m'intéresse particulièrement, d'une part parce qu'il montre que les dimensions éthique et passionnelle, loin d'intervenir après-coup, sont inhérentes à la mise en récit et permettent de reconnaître l'identité des différents sujets. Dans les termes du philosophe : « il n'est pas d'action qui ne suscite, si peu que ce soit, approbation ou réprobation, en fonction d'une hiérarchie de valeurs dont la bonté et la méchanceté sont les pôles » (RICŒUR, 1983, p. 94).

D'autre part, l'intérêt de cette réflexion réside dans le fait qu'elle nous conduit à considérer que la discrétisation des passions afin de les rendre « opposables » est aussi inévitable que le découpage du continuum événementiel en motifs et séquences d'action. Toute transformation appréhendée en termes d'action serait également une transformation passionnelle, que cette dimension soit reconnue ou que, au contraire, elle soit occultée par un discours distancé et objectivant. Comme dans le domaine de l'action, pour que cette transformation soit perceptible, l'état passionnel initial et l'état passionnel final doivent être sinon polarisés, du moins clairement distincts. Ainsi, dans le champ de l'action comme dans celui de la passion, la catégorisation – ce découpage qui permet l'identification de traits différentiels nets et stabilisés – apparaît comme une condition du récit.

Pour revenir à l'histoire chilienne, suivant la logique de la narrativisation envisagée comme une mise en rapport de discontinuités, les récits relatifs au coup d'État s'organisent autour d'oppositions aussi bien actantielles que passionnelles et modales. Ces oppositions sont d'autant plus radicales qu'elles s'insèrent dans le cadre d'un conflit, le propre du conflit étant justement de

pousser les traits différentiels vers les extrêmes. Sur le plan politique, l'opposition entre *gauche* et *droite*, champs dans lesquels les positions intermédiaires comme celle de la Démocratie chrétienne ont fini par se fondre, rend compte de cette tendance à la polarisation.

Ainsi, d'une manière générale, et du moins lors des premières tentatives de narrativisation de cette histoire, les différentes versions avaient toutes comme propriété d'opérer des découpages sans nuances sur le plan modal aussi bien que passionnel : tandis que la gauche dénonçait la droite à cause de son impérialisme (*volonté* de domination) et de son individualisme (*désir* tourné vers soi) – et plus tard en raison de sa *cruauté* et de sa violence *sadique* –, celle-ci a cherché à dénoncer un complot du communisme international motivé par des *passions déchaînées et radicalisées* ou bien à justifier les crimes commis en faisant appel à la « théorie des deux démons » (qui postule une guerre de *pouvoir* entre deux camps adverses en rapport d'égalité). Cette bipartition suppose naturellement l'interprétation des séquences narratives en termes de passions « pures » ou extrêmes (amour vs haine, courage vs lâcheté, altruisme vs égoïsme, etc.) et de modalités relativement simples (vouloir, pouvoir, devoir...), définitoires de l'identité des acteurs.

À ce propos, je citerai un exemple tiré du film documentaire *I love Pinochet* (2001), de Marcela Said, dont l'objectif était de mettre en évidence la persistance du pinochetisme au Chili, en essayant d'en déceler la logique et de la comprendre. Les propos tenus par une jeune interviewée illustrent de manière caricaturale l'évaluation éthique inhérente à l'acte de raconter ; une évaluation qui, dans ce cas, est rapportée aux normes édictées par Dieu, le Destinateur absolu :

On ne doit pas oublier que Dieu est amour, et si vous croyez en Dieu, vous avez l'amour dans votre cœur. Le communisme ne croit pas en Dieu, donc il n'a pas d'amour dans le cœur ; il n'a que de la haine. C'est la différence entre les communistes et nous : nous connaissons l'amour de Dieu, le pardon. Les communistes, non (I LOVE..., 2001).

Dans leur grossièreté, ces affirmations me semblent montrer *à nu* la grille éthique et passionnelle qui permet l'interprétation des oppositions actantielles et narratives, notamment lorsqu'elles manifestent un rapport ouvertement conflictuel. De même, ce discours me paraît mettre en évidence dans sa forme extrême la nécessité de « simplification » qui, à des degrés divers, permet la « synthèse de l'hétérogène » caractéristique de tout récit.

À cet égard, dans *Les naufragés et les rescapés*, Primo Levi observe que:

[...] sans une profonde simplification, le monde qui nous entoure serait un enchevêtrement infini et indéfini, qui défierait notre capacité de nous orienter et de décider de nos actions. Bref, nous

sommes obligés de réduire le connaissable à des schémas [...] (LEVI, 1986, p. 36).

Ainsi, poursuit-il, « pour des raisons qui remontent peut-être à nos origines d'animaux sociaux, nous avons, tellement forte en nous, l'exigence de partager le champ entre " nous " et " eux " , que ce schéma, la bipartition ami-ennemi, prévaut sur tous les autres » (LEVI, 1986, p. 36).

C'est justement à l'encontre de cette tendance à la simplification et à la polarisation que, dans le texte cité, Primo Levi introduit le terme de « zone grise », entendue comme « l'espace qui sépare [...] les victimes des persécuteurs » (LEVI, 1986, p. 40) ; un espace qui accueille des acteurs et des actions marqués par une certaine ambiguïté. Les cas emblématiques qu'il analyse sont celui de la collaboration sous contrainte (dont l'exemple le plus extrême est celui des Sonderkommandos, ces juifs chargés de toutes les tâches associées à la mise à mort des autres juifs), et celui du retournement également contraint mais dans lequel l'ambition du pouvoir joue un rôle fondamental (comme chez les Kapos). Dans ces situations hautement paradoxales, le jugement éthique ne peut qu'être suspendu : « la condition d'offensé, dit Primo Levi, n'exclut pas la faute, et souvent celle-ci est grave objectivement, mais je ne connais pas de tribunal humain auquel en déléguer la mesure » (LEVI, 1986, p. 44).

Qu'en est-il donc de l'identité narrative des acteurs lorsque la catégorisation axiologique, passionnelle et, partant, thématique, est mise à mal ?

2. Des conflits narratifs aux conflits intra-subjectifs

En reformulant le concept de « zone grise », j'essaierai donc de montrer que, outre les configurations narratives dont le caractère indécidable a été explicitement reconnu, toute région de l'histoire envisagée de près se décompose en des passions et des modalités complexes, sources de profondes contradictions qui nous conduisent à mettre en question l'idée même d'« identité narrative ».

Si, comme on l'a vu, la grille d'interprétation des conflits politiques est fondée sur des termes clairement distincts ou en rapport d'opposition franche, les amalgames passionnels se trouvent rattachés à des « cas » particuliers qui peuvent difficilement être regroupés en une collectivité homogène. En effet, plus la complexité passionnelle est grande, plus elle tend à descendre vers l'intime, vers le non-partageable, conduisant inéluctablement du conflit politique au conflit personnel – ou plutôt intra-subjectif. On perçoit ainsi, de manière plus ou moins marquée, la vulnérabilité inhérente à l'identité fondée sur l'engagement politique. Plus encore, cette plongée dans le continuum qui sous-tend les acteurs et leurs actions, mais surtout leurs passions et leurs affects, permet d'entrevoir les limites et la fragilité du récit lui-même en tant que moyen d'appréhension et de compréhension de l'expérience. Car, pour peu qu'on les interroge, les

catégories sur lesquelles se fonde la charpente du sens révèlent leur inconsistance. Résistant à toute opération de synthèse, l'hétérogène ressurgit et prolifère, de sorte que la discordance s'impose en fracturant le carcan de la concordance.

Avant d'approfondir ces réflexions, je rappellerai que le terme de « zone grise » a été employé par Primo Levi (1986) dans un sens historique et anthropologique. Par la suite, il a été également utilisé dans des domaines tels que le droit, la géopolitique et la théorie féministe. En droit, une « zone grise » juridique désigne les situations et les comportements considérés comme « indécidables » – c'est-à-dire ni légaux ni illégaux – en raison de l'absence d'une interdiction spécifique à leur égard ou à cause d'une lacune ou d'une ambiguïté dans la loi (comme c'était le cas par exemple des services proposés par Uber). En géopolitique, Gaïdz Minassian appelle « zones grises », les « espaces de dérégulation sociale, de nature politique ou socio-économique, [...] où les institutions centrales ne parviennent pas à affirmer leur domination, laquelle est assurée par des micro-autorités alternatives » (MINASSIAN, 2018). Ces régions de non-droit font constamment planer la menace de conflits potentiels. Enfin, dans le cadre des débats autour du harcèlement sexuel, la « zone grise du consentement » est celle qui se situe entre le viol proprement dit et le sexe consenti, et dont le flou fait que la victime elle-même, objet à la fois de pressions extérieures et d'hésitations intérieures, éprouve une grande difficulté à se considérer et à être considérée comme telle.

Malgré leurs spécificités, ces diverses acceptions désignent des étendues caractérisées par l'écrasement des différences, ainsi que par la suspension ou l'impossibilité d'une catégorisation sur laquelle fonder le concept d'identité. En outre, elles supposent la mise entre parenthèses ou la mise à mal du jugement éthique. Que ce soit par la présence d'injonctions paradoxales dans le cadre du totalitarisme (comme dans les exemples que Primo Levi évoque), par un défaut des normes juridiques, par l'impuissance de l'État en tant que Destinateur ou par une ambiguïté qui efface les frontières entre refus et consentement, dans ces régions sémiotiques les éléments mis en rapport perdent leur valeur (ou plutôt leur valence) « objective » – c'est-à-dire régulée par des paramètres collectivement admis et acceptés –, en devenant justement non-évaluables.

Lors d'un colloque à Paris qui a eu lieu l'année dernière, j'ai tenté une transposition de l'univers concentrationnaire nazi vers d'autres lieux d'interaction également régis par le totalitarisme, en reprenant le terme de « zone grise ». Mais quelques « policiers de la pensée » parmi les participants à cette rencontre m'ont fait le procès de vouloir confondre « victimes » et « bourreaux », en m'accusant de négationnisme. Selon eux, la « zone grise » doit, et doit seulement, être définie comme une stratégie de domination des bourreaux pour compromettre leurs victimes ; comme « une manifestation objective dans la structure des camps de

concentration », et non pas comme « un phénomène psychologique ou affectif ». Or il est facile, lorsqu'on relit *Les naufragés et les rescapés*, de Primo Levi (1986), de trouver des exemples qui conduisent à nuancer, voire à contredire, cette interprétation. C'est le cas d'un SS nommé Muhsfeld : sans cesser pour autant d'être un bourreau de la pire espèce, voici qu'il se montre hésitant, saisi d'une sorte de compassion craintive, face à l'extermination d'une adolescente qui, par miracle, a survécu à la chambre à gaz. Primo Levi raconte :

Ce Muhsfeld n'était pas un homme miséricordieux, sa ration quotidienne de tuerie était ornée d'épisodes arbitraires et bizarres, marquée par des inventions de cruauté raffinée. Il fut jugé en 1947, condamné à mort et pendu à Cracovie, et ce fut justice, mais lui non plus n'était pas un monolithe. S'il avait vécu dans un milieu et à une époque différents, il est probable qu'il se serait comporté comme n'importe quel autre homme ordinaire (LEVI, 1986, p. 57).

Et Primo Levi d'ajouter encore :

Cet unique instant de pitié aussitôt effacée ne suffit certainement pas à absoudre Muhsfeld, mais il suffit à le placer, lui aussi, ne fût-ce qu'à l'extrémité de la marge, dans la zone grise, dans cette zone d'ambiguïté qu'irradient les régimes fondés sur la terreur et la soumission (LEVI, 1986, p. 57).

Difficile dans ce cas de supposer que l'instant d'hésitation chez le SS fasse partie d'une stratégie de domination organisée pour compromettre les victimes, en marge de tout phénomène psychologique ou affectif.

Quoi qu'il en soit, puisque la notion de « zone grise », apanage d'une certaine doxa normative, pose problème – peut-être en raison de son caractère métaphorique –, je propose le concept de « zone paradoxale » pour définir ces espaces mal bornés de conflit éthique, moral, passionnel et identitaire que génèrent les injonctions contradictoires (les *double binds*) imposées par les régimes totalitaires aux personnes qui s'y trouvent soumises. Cette « zone paradoxale » ne concerne pas les actions objectivement évaluables, mais l'interaction humaine elle-même : par exemple, l'« instant de pitié » du SS. Le terme de « paradoxe » retrouve alors son sens propre, puisqu'il s'agit de remettre en question le discours de la *doxa*, fondé sur des oppositions rigides et des catégories monolithiques.

Or, pour éviter toute confusion qui puisse mettre cette réflexion au service de la relativisation des crimes contre l'humanité – ce qui me fut reproché par les doctes –, voire de leur négation, une observation s'impose : d'un point de vue politique et juridique, les statuts de « victime » et de « bourreau » sont inaliénables. Dans ce cadre, est victime toute personne qui, à travers des actions intentionnelles, subit une déshumanisation, et bourreau celui qui, par ces mêmes

actions, fait subir à un autre une telle déshumanisation. La possibilité même de la justice repose sur cette séparation nette, historiquement établie et reconnue. Une séparation que les négationnistes (les vrais) remettent en question sur la base d'arguments dont l'invalidité est flagrante face à la « vérité factuelle » révélée par les témoignages des survivants, et consolidée grâce au long travail des historiens et des juristes.

Ainsi, les « zones paradoxales » dont je parle se situent dans une tout autre sphère : celle de l'échange corps-à-corps et tête-à-tête. Cet espace donc où la catégorisation des identités et des rôles – les « héros » et les « tyrans », les « gentils » et les « méchants » – qui nous permet de vivre avec une certaine assurance, ou de survivre, se trouve un instant ébranlée.

Selon mon hypothèse, la difficulté à émettre un jugement et à reconnaître des identités narratives nettes tiendrait au déplacement du point de vue vers l'intérieur du sujet lui-même, là où l'évaluation éthique n'est possible qu'à condition de remplacer le *juge des actions* par un *juge des passions*, qui serait en fin de compte un *juge de la conscience*. Primo Levi met encore en évidence cette intériorisation du point de vue en soutenant, à propos de l'attitude éthique à adopter face aux collaborateurs : « c'est un jugement que nous voudrions confier uniquement à ceux qui ont eu la possibilité de vérifier sur eux-mêmes ce que signifie le fait d'agir en état de contrainte. » (LEVI, 1986, p. 43) Mais, si l'on veut que l'évaluation soit véritablement juste, l'exercice devient en définitive impossible :

[...] il nous arrive souvent, à nous qui sommes revenus et qui racontons notre histoire, que l'interlocuteur nous dise : "Moi, à ta place, je n'aurais pas résisté un seul jour". Cette affirmation n'a pas de sens rigoureux : on n'est jamais à la place d'un autre » (LEVI, 1986, p. 59-60).

C'est pourquoi il conclut à l'impossibilité d'émettre un jugement sur les membres du Sonderkommando.

Afin de tester l'hypothèse de la complexification de l'identité narrative au sein des zones paradoxales, j'analyserai un certain nombre d'exemples tirés des dictatures chilienne et argentine. Ce faisant, je tenterai d'ébaucher une typologie des « zones paradoxales » de l'histoire.

3. L'autre au cœur de soi-même : les zones paradoxales

Bien que Primo Levi (1986) parle de « la zone grise », au singulier, en la rattachant à la collaboration, au retournement ou à la trahison, il me semble que ces motifs, sorte de partie émergée de l'iceberg, ne sont que la cristallisation narrative – c'est-à-dire ancrée dans l'action – de contradictions passionnelles

plus profondes qui tendent à échapper au récit historique, voire au récit tout court. C'est dire que toutes les zones paradoxales (comme je les appelle) ne se traduisent pas dans des séquences narratives identifiables ni même dans des actions concrètes – ce qui rend d'autant plus problématique leur évaluation en termes éthiques ou moraux. Comme nous le verrons, le cas le plus extrême à cet égard est celui de la « honte du survivant », zone paradoxale qui relève en fin de compte d'un conflit passionnel se déroulant au plus profond du sujet lui-même.

La typologie que je souhaite proposer est justement fondée sur la distinction entre action et passion, corrélée à la distinction entre actants collectifs et acteurs individuels, sachant que les zones grises commencent précisément au point d'intersection de ces divers paramètres pour s'incarner et se spécifier progressivement, jusqu'à cerner les contradictions intimes de l'être humain dans sa solitude. Sur cette base, on peut reconnaître quatre types de zones paradoxales, que j'analyserai à travers des exemples : premièrement, celle qui, manifestée par des actions concrètes, émerge lorsque le sujet se trouve partagé entre deux camps adverses (comme c'est le cas de la collaboration) ; deuxièmement, celle qui, également associée à des actions spécifiques, se produit à l'intérieur d'un seul et même actant collectif, lorsque l'individu se trouve en conflit avec lui (ce qui peut conduire jusqu'à la dissidence) ; troisièmement, on reconnaît une zone paradoxale autour des actions de l'individu dans son rapport à d'autres individus, en amont de l'actant collectif (comme il en va du Syndrome de Stockholm) ; enfin, le quatrième type de zone paradoxale serait celui qui ne concerne que le sujet lui-même et ses contradictions passionnelles, en dehors de toute action (comme dans le cadre de ce qu'on appelle le « syndrome du survivant »). Appréhendée selon les actions qui la manifestent dans le cadre des conflits socio-politiques, la zone paradoxale est donc d'abord celle qui se situe dans l'entre-deux d'actants collectifs opposés. C'est ici que l'on reconnaît les motifs mentionnés de la collaboration, du retournement et de la trahison, accomplis par des acteurs encore investis d'un rôle thématique : le traître, le collaborateur... C'est le conflit de loyautés, lorsqu'il se produit dans des circonstances qui supposent une injonction paradoxale – par exemple, « soit tu trahis, soit on te tue ou on torture un membre de ta famille » (LEVI, 1986, p. 44) –, qui caractérise ce type de zone grise. À ce stade, elle est rattachée à des agissements concrets – de la délation jusqu'au crime contre les membres de son propre camp – qui en rendent compte et qui peuvent faire l'objet d'une sanction juridique, bien que le jugement éthique soit pour le moins problématique. Primo Levi affirme à ce propos : « si cela dépendait de moi, si j'étais obligé de juger, j'absoudrais d'un cœur léger tous ceux dont le concours à la faute a été minime, et sur lesquels la contrainte a été très grande. » (LEVI, 1986, p. 44). Il ajoute : « le jugement devient plus délicat et plus nuancé pour ceux qui occupaient des positions de commandement » (LEVI, 1986, p. 44).

Dans l'histoire de la dictature chilienne, au moins trois cas emblématiques illustrent ce type de zone grise : celui du militant surnommé El Fanta et reconnu comme le grand traître du Parti communiste, d'une part, et celui de Luz Arce et de La Flaca Alejandra, collaboratrices de la dictature issues du Mouvement de Gauche Révolutionnaire. Le cas le plus problématique est sans conteste celui d'El Fanta, qui non seulement a trahi sous la torture un grand nombre de personnes, mais qui s'est enfoncé dans la collaboration jusqu'à changer radicalement de camp. Ayant participé à l'assassinat de trois de ses ex-camarades – le célèbre « cas des égorgés », en 1985 –, il est aujourd'hui condamné pour crimes contre l'humanité, au même titre que les bourreaux qui l'ont initialement torturé. Si cette sanction juridique ne saurait être contestée, sa situation fait que, tout en étant en prison, il a eu droit à l'indemnisation que l'État chilien verse aujourd'hui aux victimes de la dictature. Il était donc puni comme bourreau et rétribué comme victime. Les débats interminables que ce personnage a suscités relèvent de ce flou qui caractérise l'espace intermédiaire entre les uns et les autres.

Quant aux deux autres cas, la collaboration n'étant pas allée jusqu'au crime, le problème est circonscrit au domaine éthique. Dans ce cadre, Carmen Castillo, la réalisatrice dont j'ai parlé plus haut, a tourné un film documentaire intitulé *La Flaca Alejandra* (1994), où elle s'entretient longuement avec cette ancienne camarade d'elle-même et de son mari. En entendant les explications de cette femme qui, sauvagement torturée, a collaboré avec ses tortionnaires pendant des années, la réalisatrice est amenée à suspendre tout jugement.

Le deuxième type de zone paradoxale est celui qui se situe à l'intérieur d'un même actant collectif. Cette zone se trouve également rattachée à des actions manifestes qui suscitent des questionnements éthiques. Mais, tandis que dans le cas précédent l'individu était déchiré entre deux actants collectifs différents, dans ce cas il est lui-même en conflit avec l'actant collectif auquel il appartient. Ainsi, les motifs que l'on peut reconnaître vont de la critique de son propre camp à la dissidence. Un exemple parmi d'autres illustre ce type de zone : celui du documentaire argentin *Montoneros, una historia* (1994), de Andrés Di Tella. Ce film est centré sur le groupe armé de résistance à la dictature argentine qui portait le nom de *Montoneros*. Interviewés par le réalisateur, les membres de ce mouvement proposent une révision critique de leurs propres actions, en déconstruisant le récit manichéen qui les présentait comme des héros. Confrontés à leurs propres doutes et questionnements par rapport aux actions qu'ils ont menées à l'époque, ces personnages sortent de leur rôle thématique pour redevenir simplement humains. Parmi les divers témoignages, ce sont notamment ceux mettant en question le mode de fonctionnement de l'actant collectif des *Montoneros* en tant que tel qui illustrent cette deuxième modalité de zone paradoxale. Par ailleurs, l'historienne argentine Victoria Álvarez (2012) utilise explicitement cette expression dans son article intitulé « Avons-nous bien

fait ? Vers une approche des zones grises dans le film *Montoneros, una historia*». Dans ce cas, l'identité narrative est également préservée mais les identités passionnelle et éthique sont suspendues.

Un troisième type de zone paradoxale est celui qui concerne les injonctions contradictoires auxquelles se trouve confronté l'individu dans son rapport à d'autres individus, en-deçà de l'actant collectif. C'est par exemple le cas des femmes qui, emprisonnées et torturées, ont fini par devenir les maîtresses de leur bourreau. Syndrome de Stockholm ou stratégie de survie, cet acte ne saurait faire l'objet d'un jugement certain, comme le montre le documentaire argentin *Campo de batalla, cuerpo de mujer* (2014), de Fernando Álvarez. À partir de témoignages de survivantes, ce film explore les différentes formes de torture et soumission sexuelles utilisées dans le cadre de la répression dictatoriale en Argentine. L'une des femmes interviewées évoque alors la gamme allant du viol à ce qu'elle appelle « l'abus sexuel ». Ce dernier consiste justement en l'établissement d'un rapport de séduction et d'un lien affectif entre le bourreau et sa victime, entraînant des conflits éthiques et passionnels qui se trouvent absents dans les manifestations « pures » de la violence. Un autre exemple, pourtant très différent, se trouverait dans les petites « iniquités » entre prisonniers dont les survivants des camps de concentration nazis rendent compte – depuis le vol de tel ou tel objet jusqu'au refus de partage d'un morceau de pain. Des actions qui seraient moralement répréhensibles selon les normes communes de la société, et qui assuraient pourtant la survie de leurs auteurs. Ici encore, la zone paradoxale concerne l'échange entre individus autour d'une action concrète.

Comme on le voit, l'identité narrative devient dès lors flottante : aucun rôle thématique, passionnel ou éthique n'est figé.

Enfin, la dernière zone paradoxale est celle qui, ne se traduisant aucunement en action, se loge au plus profond de l'individu, sous la forme d'un débat de la conscience. L'exemple par excellence est celui de la « honte du survivant » à laquelle se réfère Primo Levi (1986), précisément dans le chapitre qui suit celui intitulé « la zone grise ». En explorant les différentes raisons pour lesquelles les rescapés des camps éprouvaient un sentiment de honte après leur libération, il parvient à la conclusion que, au-delà de toute action potentiellement répréhensible que les uns ou les autres auraient commise, il existe ce qu'il appelle « la honte du monde ». Il en parle dans ces termes:

Les justes parmi nous, ni plus ni moins nombreux que dans n'importe quel autre groupe humain, ont éprouvé du remords, de la honte, bref : de la douleur, pour la faute que d'autres qu'eux avaient commise, et dans laquelle ils se sont sentis impliqués parce qu'ils sentaient que ce qui était arrivé autour d'eux, en leur présence, et en eux, était irrévocable. Cela ne pourrait plus jamais être lavé ; cela montrerait que l'homme, le genre humain, en somme : nous, étions

potentiellement capables de construire une masse infinie de douleur, et que la douleur est la seule force qui est créée avec rien, sans frais et sans peine (LEVI, 1986, p. 84-85).

Ce conflit intérieur, proprement existentiel, n'est pas « agi » mais « subi » : il concerne donc les dimensions passionnelle et cognitive, à l'exclusion de toute autre. Il s'agit de la cohabitation pleine de la victime et du bourreau et, dans ce cas particulier, de toutes les victimes et de tous les bourreaux, au sein d'un même sujet. Démultiplié en instances, ce dernier porte l'ennemi en lui-même, en devenant à lui seul l'incarnation de la zone paradoxale.

Un autre exemple de cette forme de zone paradoxale, que je me limiterai à mentionner sans l'analyser, est celui des descendants des bourreaux qui, prenant conscience des crimes commis par leurs parents, éprouvent un sentiment de honte qui n'est pas loin de la « honte du monde » et qui révèle, encore une fois, l'intériorisation des rôles de victime et de bourreau, en dehors de toute action effective – car, évidemment, la faute du père n'est pas celle du fils. C'est le cas des membres d'un collectif unique dans son genre surgi en Argentine en 2017 et portant le nom d'*Histoires Désobéissantes. Descendants de tortionnaires pour la mémoire, la vérité et la justice*. Dans un livre que j'ai eu l'occasion de co-diriger, *Escritos desobedientes* (2018), des récits, poèmes et témoignages rédigés par ces personnes rendent compte de leurs intimes déchirements, en désignant cette région où un même sujet est contraint à la fois d'aimer son père – surtout lorsque ce fut un bon père – et de le condamner en tant que criminel. Connaissant de près les membres de ce collectif qui ont pris à leur compte la défense des droits de l'homme, je n'ai pu moi-même que suspendre tout jugement à leur égard.

Pour conclure, il est intéressant de constater que, d'une manière générale, l'exploration de ces différentes zones paradoxales à travers des témoignages, des œuvres littéraires ou des films documentaires a eu pour condition la distance temporelle par rapport aux événements. Plus encore, elle n'a pu avoir lieu qu'une fois qu'un récit ou *des récits* de l'histoire sur la base de catégories nettes ont été mis en place et ont acquis une certaine stabilité. D'une part, ce fait me semble révélateur de la résistance que les zones paradoxales opposent à la narrativité elle-même en tant que condition sémiotique fondamentale. Car, comme je l'ai suggéré, l'immersion dans le *continuum* des événements et des passions rend impossible l'identification de toute causalité logique et chronologique, de tout agent ou rôle, et de tout agir ou subir ; en somme, des composantes indispensables à la mise en intrigue. D'autre part, la difficulté à explorer les zones grises me paraît s'expliquer, sur le plan éthique, par le fait que, en intériorisant le point de vue, elles nous confrontent à nos propres contradictions.

C'est sans doute pour ces différentes raisons que les zones paradoxales ont tendance à être résorbées dans le macro-récit de l'Histoire sous la forme d'exceptions ou de régions (justement, des « zones ») bien circonscrites, et

surtout loin de nous. Parce que la nécessité de simplifier et de catégoriser répond à la nécessité de rendre le monde intelligible, les zones paradoxales reposent la question du sens et du non-sens aussi bien sur le plan politique que sur celui des passions, complexes et contradictoires, qui nous constituent. ●

Références

ÁLVAREZ, Victoria. ¿Habremos hecho bien? Una aproximación a las zonas grises en Montoneros, una historia. *Revista Cine Documental*, Buenos Aires, n. 5, 2012. Disponible sur: http://revista.cinedocumental.com.ar/5/articulos_05.html. Consulté le 27 septembre 2022.

BARTALINI, Carolina; STANGE, Verónica Estay (éd.) *Escritos desobedientes: historias de hijas, hijos y familiares de genocidas por la memoria, la verdad y la justicia*. Buenos Aires: Marea, 2018.

CALLE Santa Fe. Documentaire réalisé par Carmen Castillo. Santiago: Parox, 2007. 1 DVD (167 m.).

CAMPO de batalla, cuerpo de mujer. Documentaire réalisé par Fernando Álvarez. Argentine: Instituto Nal. de Cine y Artes Audiovisuales argentino (INCAA), 2014. 1 DVD (73 m.)

GREIMAS, Algirdas Julien; COURTÉS, Joseph. *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Paris: Hachette, 1979.

I LOVE Pinochet. Documentaire réalisé par Marcela Said. Santiago: Gaumont-Pathé Archives, 2001. 1 DVD (52 m.).

LA FLACA Alejandra: vidas y muertes de una mujer chilena. Documentaire réalisé par Carmen Castillo et Guy Girard. Santiago: Le Monde Diplomatique, [200-?]. 1 DVD (57 min).

LEVI, Primo. *Les naufragés et les rescapés : quarante ans après Auschwitz*. Trad. par André Maugé. Paris: Gallimard, 1989.

MINASSIAN, Gaïdz. *Zones grises : quand les États perdent le contrôle*. Paris: Autrement, 2011.

MONTONEROS, una historia. Réalisé par Andrés Di Tella. Buenos Aires: SBP, 2006. 1 DVD (89 min).

RICŒUR, Paul. *Soi-même comme un autre*. Paris: Seuil, 1990.

RICŒUR, Paul. *Temps et récit I : l'intrigue et le récit historique*. Paris: Seuil, 1983.

The narrative identity in question: paradoxical zones of experience

 ESTAY STANGE, Verónica

Abstract: Focusing on the discourses of post-dictatorial memory in Chile and Argentina, this paper aims to question the problem of collective identity, highlighting its contradictions and fracture points. More specifically, it shows how the “ontological anchoring” of the “thematic roles” (hero, resistance fighter; tyrant, torturer), essential for the construction of the historical and judicial narrative, is questioned by the micro-narratives that reveal the inherent complexities of the individuals who embody them. Between collaboration under constraint, dissidence, Stockholm syndrome and “survivor’s shame”, this paper examines the multiplicity of “enunciating instances” which, upstream of the collective actors, lead us to problematize the very concept of “identity”, and to dissociate its different fields of manifestation (historical, juridical, political, intersubjective, intimate...).

Keywords: semiotics of memory; grey zones; post-memory; identity; survivor syndrome; Stockholm syndrome.

Como citar este artigo

ESTAY STANGE, Verónica. L'identité narrative en question : les zones paradoxales de l'expérience. *Estudos Semióticos* [online], vol. 18, n. 3. São Paulo, dezembro de 2022. p. 15-29. Disponível em: <https://www.revistas.usp.br/esse>. Acesso em: dia/mês/ano.

How to cite this paper

ESTAY STANGE, Verónica. L'identité narrative en question : les zones paradoxales de l'expérience. *Estudos Semióticos* [online], vol. 18.3. São Paulo, December 2022. p. 15-29. Retrieved from: <https://www.revistas.usp.br/esse>. Accessed: month/day/year.

Data de recebimento do artigo: 13/06/2022.

Data de aprovação do artigo: 23/06/2022.

Este trabalho está disponível sob uma Licença Creative Commons CC BY-NC-SA 4.0 Internacional.

This work is licensed under a Creative Commons CC BY-NC-SA 4.0 International License.

